

J'ai vu...

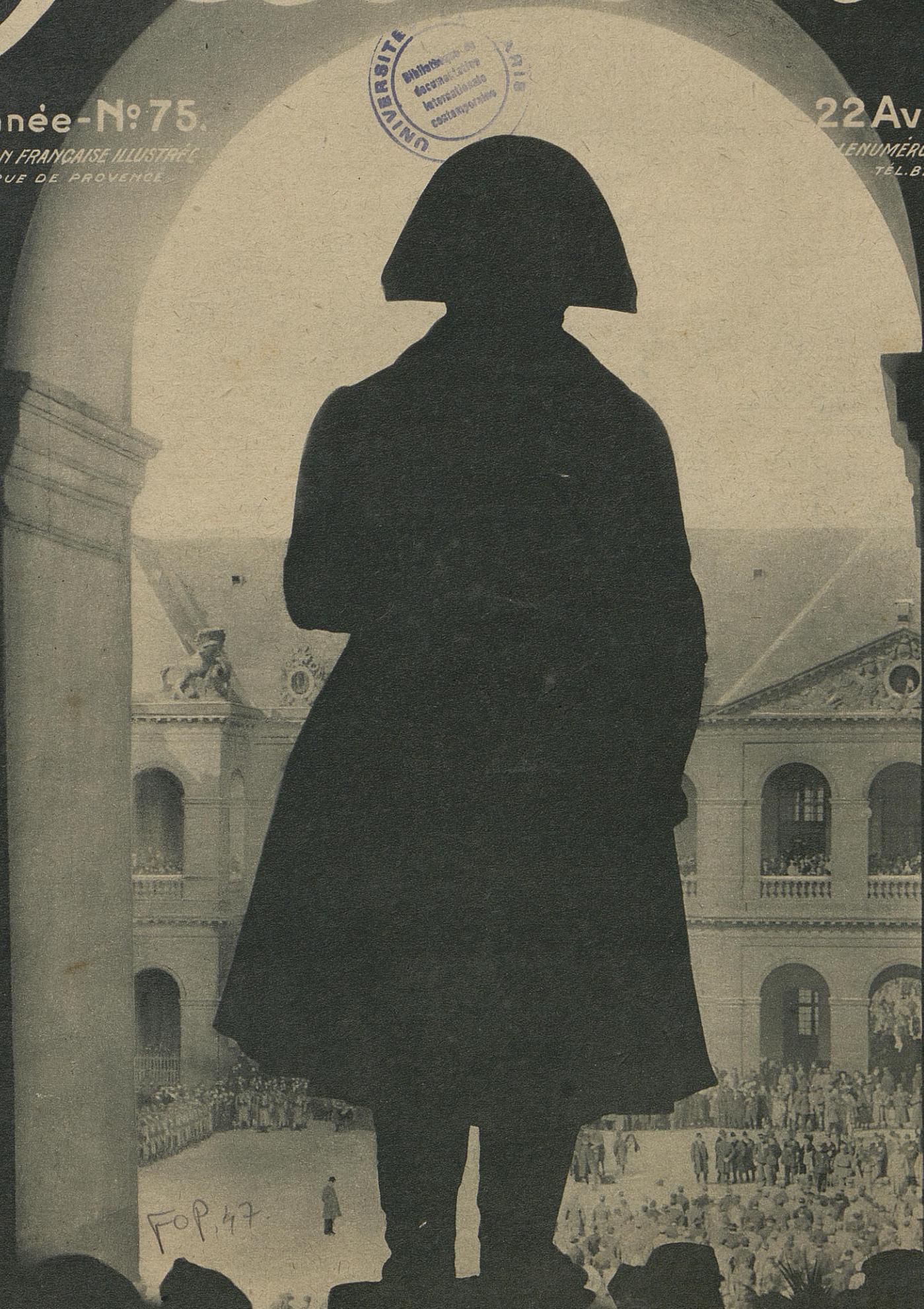
2^e année - N° 75.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, RUE DE PROVENCE



22 Avril 1916

LE NUMÉRO 25 CENTIMES
TÉL. BER. 39-61.



FOP. 47

AUX INVALIDES: LA GRANDE OMBRE LES REGARDE
LE GÉNÉRAL COUSIN DÉCORE LES HÉROS DES DERNIERS COMBATS

J'ai vu.



L'aviateur Jean Navarre.

Navarre en plein vol effectue un virage sur l'aile.
Dans le cliché, sa signature autographe.

Les deux frères Navarre, Jean et Pierre.

UN DES ROIS DE L'AIR EN PLEIN VOL : L'AVIATEUR NAVARRE

Celui-là est un " as parmi les as ", c'est-à-dire un des rois de l'air. Voici qu'il a livré plus de quarante combats et abattu quatorze appareils ennemis. Décoré de la Légion d'honneur, de la médaille militaire, de la croix de guerre où

les palmes ne se comptent plus, comme un de ses chefs, après un combat victorieux, s'excusait de ne pouvoir lui donner d'autres récompenses, puisqu'il les avait toutes, Navarre trouva cette réponse : " Je mériterai mieux celles que je porte. "



LES GESTES DE LA GUERRE : LA VOIX QUI RESTERA

Celui qui part ne se contente plus comme jadis d'aller " se faire tirer " chez le photographe pour laisser aux siens le classique souvenir du portrait. Maintenant, en effet, dans les foyers les plus humbles, on trouve un phonographe et il n'en coûte

pas bien cher pour faire enregistrer un rouleau que le soir, en souvenir de l'absent, on écoutera religieusement en famille. Aussi voit-on souvent, comme dans la scène ci-dessus, des soldats qui, avant leur départ, viennent faire enregistrer leur voix.

LES ALLEMANDS AVOUENT LEUR DÉFAITE DE LA MARNE

LEUR VERSION DE LA BATAILLE

[Nombre de journaux, le Temps en particulier, ont déjà publié la relation documentaire que nous donnons aujourd'hui. Mais elle nous a paru d'un intérêt tel que nous n'hésitions pas à la reproduire à notre tour et à enfreindre pour une fois notre règle qui est de ne donner ici que de l'inédit. Nous avons pensé en effet que les lecteurs de J'ai vu... gardent leur journal comme un des témoins les plus fidèles de la grande guerre. Plus tard, après la victoire, lorsqu'ils feuilletteront leur collection pour y voir encore toute l'épopée de nos soldats, écrite pour ainsi dire au jour le jour dans nos pages, ils seront heureux d'y retrouver le premier aveu officiel de l'Allemagne de l'écrasante défaite qu'elle subit à la Marne. Avec le recul nécessaire des années, il apparaîtra de plus en plus en effet que tout ce qui touche à cette victoire — par ses conséquences l'événement capital des Temps modernes — est chose sacrée.]

La brochure allemande que nous analysons ici est intitulée : « Les combats de la Marne du 6 au 12 septembre 1914 ». Elle a paru à la librairie militaire de Berlin Siegfried Mittler.

L'auteur s'efforce d'y réfuter la thèse française que les armées allemandes écrasées sur les lignes de la Marne furent obligées de se replier précipitamment sur l'Aisne. D'après lui, la retraite s'effectua en bon ordre sur des positions plus fortes au nord et au nord-est.

LE PLAN DE L'ÉTAT-MAJOR ALLEMAND

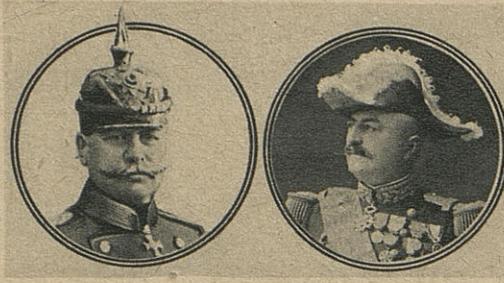
L'auteur, qui garde l'anonymat, mais qui a eu évidemment connaissance de documents officiels inédits, indique le plan élaboré par le haut commandement allemand : La majorité des forces allemandes disponibles devaient être jetées sur le front occidental, le soin de défendre le front oriental restant confié à quelques corps d'armée seulement. Ces unités, opérant en conjonction avec les armées austro-hongroises, devaient être suffisantes pour faire échec au colosse moscovite pendant quelques semaines, jusqu'au moment où de nouvelles formations allemandes, mais surtout l'armée active revenue du front français et les corps de réserve, prendraient l'offensive sur le front oriental.

L'état-major allemand ne se proposait pas de prendre l'offensive sur tout le front occidental à la fois. Il inclinait à rester sur la défensive de la Suisse au Donon et à prendre éventuellement l'offensive entre le Donon et Verdun, selon les circonstances. Le rôle des troupes massées dans ces régions devait être avant tout de servir de pivot au gros de l'armée qui, lancée de Thionville et d'Aix-la-Chapelle, entrerait en France après avoir traversé le Luxembourg et la Belgique.

Dans ses grandes lignes, le plan de l'état-major allemand était de rejeter les Français à l'ouest de Paris et de les déborder au sud de Fontainebleau, ce qui aurait eu pour résultat de disloquer complètement leurs lignes. En même temps d'autres unités allemandes, notamment des corps de réserve et de landwehr, seraient dirigées en toute hâte sur la côte, entre Dunkerque et Calais, afin de s'opposer au débarquement des troupes britanniques.

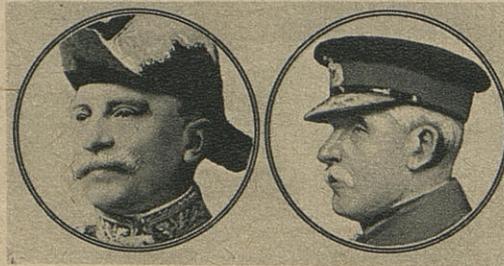
HOMMAGE A LA RETRAITE FRANCO-ANGLAISE

L'auteur, après avoir insisté sur les difficultés d'exécution de ce plan « grandiose », décrit la retraite des armées franco-anglaises. Il montre à ce propos l'habileté dont firent preuve, en ces circonstances critiques, les généraux alliés s'efforçant avec succès d'éviter une bataille décisive. Plus les Allemands s'éloignaient de leur base, plus ils



G. von der Marwitz.

G. Franchet d'Esperey.



G. de Maud'huy.

G. French.

C'est la retraite du général von der Marwitz, qui le 9 septembre à midi ne put résister aux attaques du 18^e corps (général de Maud'huy), et de l'armée anglaise (maréchal French), qui décida von Kluck à « rompre le combat ». Le 18^e corps faisait partie de la V^e armée commandée par le général Franchet d'Esperey. Sa conduite au feu fut admirable.

s'épuisaient au cours de ces marches forcées.

De son côté, le général Joffre se rapprochait graduellement de ses dépôts, ce qui lui permettait de faire entrer en ligne des troupes fraîches. Et l'auteur reconnaît à ce propos que les lignes françaises, bien que très minces à certains endroits, ne furent jamais percées.

L'EFFORT DÉSESPÉRÉ DE LA RETRAITE DE VON KLUCK

L'auteur arrive maintenant à l'attaque du 6 septembre, dirigée par Maunoury et French, sur l'Ourcq, et secondée les jours suivants par les troupes de renfort envoyées de Paris.

Le 9, von Kluck, malgré la fatigue de ses hommes, fit un effort désespéré pour rompre les lignes franco-anglaises. Mais ce fut en vain, et dans la soirée de ce jour le pouvoir offensif des troupes allemandes était sensiblement affaibli. Les légions de fer de von Kluck, épuisées par les combats acharnés des jours précédents, étaient incapables d'un nouvel effort.

Le 9, à midi, le général von der Marwitz, auquel incombait principalement la tâche de tenir en échec les forces britanniques, informa son chef qu'il lui était impossible de résister plus longtemps aux attaques combinées de l'armée anglaise et du 18^e corps d'armée français (1). C'est alors, déclare l'auteur, que, le cœur lourd, le général von Kluck donna l'ordre de « rompre le combat » (sic). La retraite s'effectua en bon ordre vers le nord dans la nuit du 9 au 10. Lorsque, le

(1) Le 18^e corps, sous les ordres du général de Maud'huy, faisait partie de la V^e armée commandée en chef par le général Franchet d'Esperey. Le 5 septembre, au moment où va s'engager la bataille, il avait à sa gauche l'armée britannique et à sa droite le 3^e corps de la V^e armée. A la nuit du 9, il entra à Château-Thierry, l'ennemi emporté par une vague de reflux irrésistible. Le 10, il atteignait la vallée de la Marne. Le 14, au plateau de Craonne, il recevait le choc du 17^e corps de réserve allemand, libéré par la reddition de Maubeuge. L'énergie, la ténacité du général de Maud'huy parvenaient, malgré la violence de l'attaque des troupes fraîches, à le maintenir sur les hauteurs de la rive droite de l'Aisne.

10 au matin, les Français voulurent poursuivre la bataille, ils s'aperçurent que von Kluck et son armée avaient disparu.

L'auteur fait ensuite un vif éloge de l'habileté manœuvrière de von Kluck qui, après avoir essayé de déborder les Français sur leur extrême gauche, sut, lorsqu'il battit en retraite, ne pas se replier sur Reims, mais réussit à étendre ses lignes dans la direction de Compiègne et de Soissons.

« Si cette manœuvre n'avait pas été couronnée de succès, déclare l'auteur, il est extrêmement probable que les Allemands, après la chute d'Anvers, n'auraient pas été en mesure de prolonger leur front jusqu'à la côte et de s'y maintenir malgré tous les efforts des alliés. »

LES MOTIFS DE LA RETRAITE GÉNÉRALE ALLEMANDE

La brochure se termine par un résumé des raisons qui ont déterminé le général von Moltke à battre en retraite :

1^o Les armées de droite et du centre étaient complètement épuisées par les combats et les marches continuelles. Elles avaient perdu une grande partie de leurs effectifs.

2^o La marche en avant, très rapide à travers la Belgique et le nord de la France, avait désorganisé le ravitaillement.

3^o L'état-major croyait que Liège, Namur et Maubeuge tomberaient beaucoup plus rapidement. Leur résistance imprévue ralentit la marche en avant des première et deuxième armées, et le général Joffre fut ainsi en mesure de terminer ses préparatifs en vue d'une résistance acharnée sur la Marne.

4^o Plusieurs corps d'armée allemands, qui auraient pu rétablir l'équilibre en faveur des Allemands sur la Marne, étaient retenus à Anvers.

5^o La rapidité de la mobilisation russe surprit vivement l'Allemagne et l'Autriche. L'opinion générale était que les armées russes ne seraient pas en mesure d'attaquer avant le milieu de septembre. Or, avant que les forces destinées au front occidental pussent y être expédiées, il fallut, dès la fin du mois d'août, diriger en toute hâte plusieurs corps d'armée sur le front oriental, d'où l'offensive russe avait commencé, non seulement en Prusse orientale, mais contre l'Autriche-Hongrie elle-même.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 8 au 14 Avril 1916

SAMEDI 8. — Une puissante attaque ennemie est arrêtée au sud d'Haucourt.

— Sur le Carso, les Italiens s'emparent de deux nouvelles positions.

— En Arménie, les Russes rejettent l'ennemi au delà de la rivière Karadéré.

DIMANCHE 9. — Un de nos sous-marins coule un transport autrichien.

— L'Angleterre appelle les hommes de 18 à 19 ans.

LUNDI 10. — Nous avons évacué le saillant de Béthincourt. Hécatombe allemande devant le Mort-Homme.

— Liebknecht est expulsé du Reichstag.

MARDI 11. — L'ennemi a pu pénétrer dans notre première tranchée de la cote 265 sur un front de 500 mètres.

— Le budget grec accuse un déficit de 560 millions. Le cabinet Skouloudis est très compromis.

— Nos aviateurs ont abattu trois fokkers.

MERCREDI 12. — Les principaux articles de la loi sur les loyers sont votés par la Chambre.

— M. Asquith réfute publiquement le discours de Bethmann-Hollweg.

— Le Reichstag s'ajourne.

JEUDI 13. — Les Italiens enlèvent dans le Trentin une ligne de retranchements autrichiens.

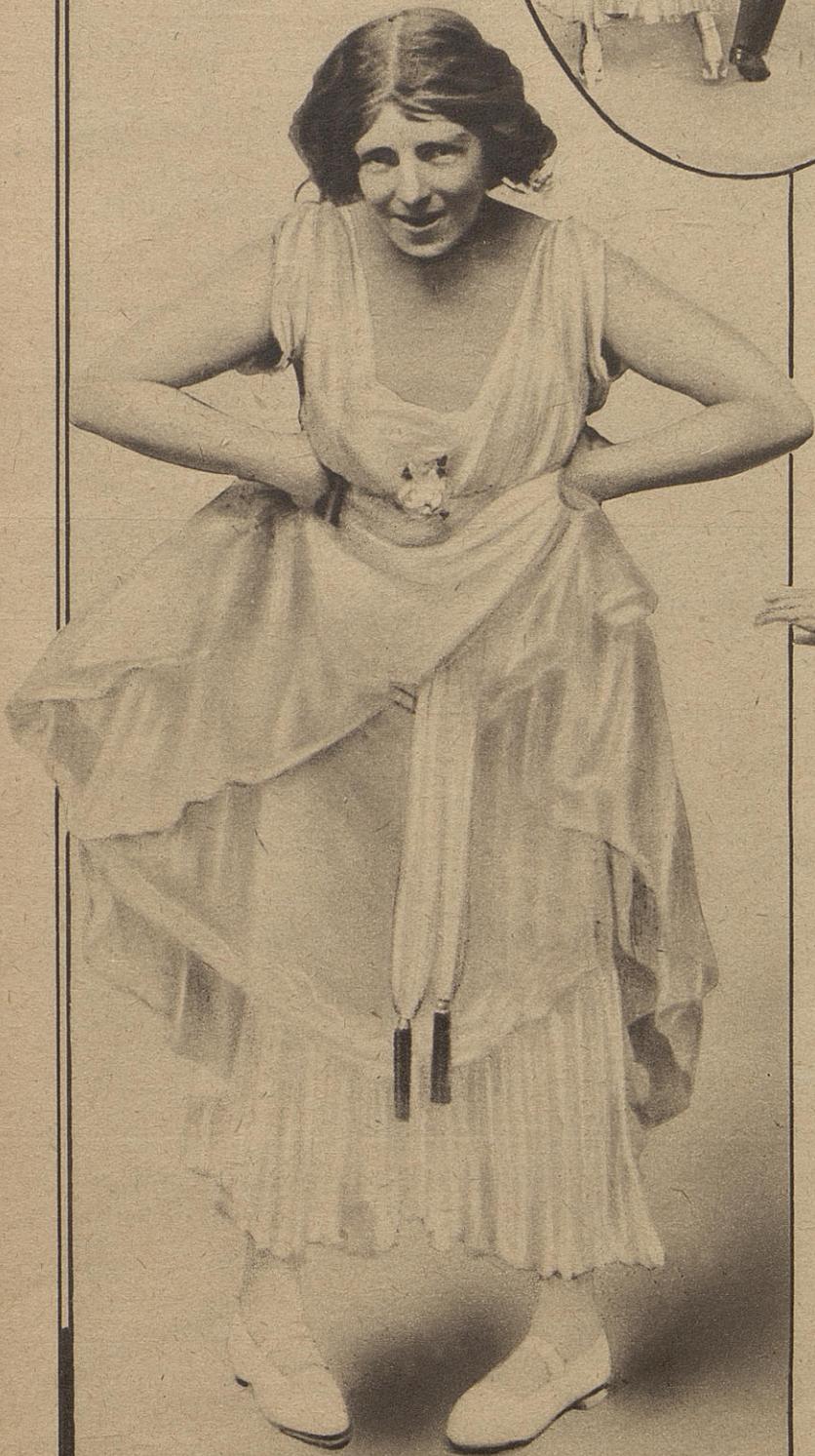
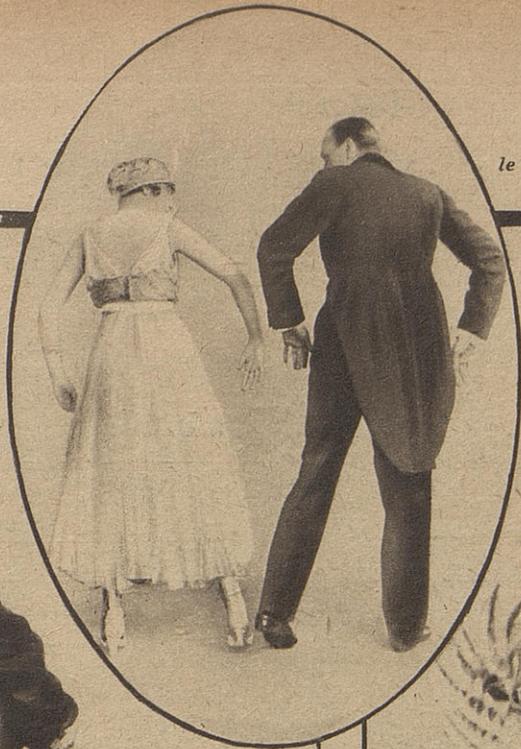
— L'ennemi s'acharne vainement contre le Mort-Homme.

VENDREDI 14. — Les Allemands, dans une note, nient le torpillage du Sussex.

— Calme relatif sur le front de Verdun.

Un couple dansant

le pas de l'oie.



" LE PAS DE L'OIE "



LA GAVOTTE

LE RIDICULE QUI TUE : LE PAS DE L'OIE ET LA GAVOTTE

Les moyens de propagande les plus imprévus sont ceux qui réussissent le mieux, et il n'y a pas de petites choses, pensent nos amis Anglais. Aussi ont-ils imaginé d'illustrer par le fait la lourdeur allemande en l'opposant à la grâce française. Dans un théâtre de Londres, chaque soir des artistes en vogue font

alterner devant un public qui trépigne d'enthousiasme le " pas de l'oie des salons " et nos danses légères et charmantes. C'est la gavotte qui obtient le plus de suffrages. Remplacerait-elle les tangos d'avant-guerre qui faisaient fureur aussi dans les salons de Berlin! Certes, personne ne songerait à s'en plaindre.

LA REVANCHE DE BOILLOT

Par Jacques MORTANE (1)

GEORGES BOILLOT, le prodigieux roi du volant vainqueur des Grands Prix de l'A. C. F. de 1912 et 1913, avait été battu à celui de 1914, sur le circuit de Lyon, par l'Allemand Lautenschlager qui, dans le dernier tour, avait eu la chance de voir son adversaire abandonner par suite d'un accident.

Quelques semaines après, la guerre était déclarée. Ce n'est plus sur un terrain pacifique que Boillot décidait de se venger. Il commençait la campagne comme automobiliste. Sa valeur, sa maestria lui faisaient attribuer les missions les plus délicates et les plus dangereuses, mais le champion de la route trouvait ce travail bien terre à terre. Il se souvint qu'à l'origine de l'aviation, il avait été pilote, que son brevet portait l'un des premiers numéros. Il demanda à reprendre sa place dans l'armée de l'air. Lui, qui n'était accoutumé qu'aux engins préhistoriques, choisit l'avion de chasse, le plus difficile à conduire, mais celui qui permet de remporter les plus beaux succès quand on a le cœur d'un héros.

Le looping à 150 mètres du sol, les renversements sur l'aile à 100 étaient des jeux pour l'enfant prodige que sa connaissance du moteur et sa compétence en mécanique avantageaient considérablement.

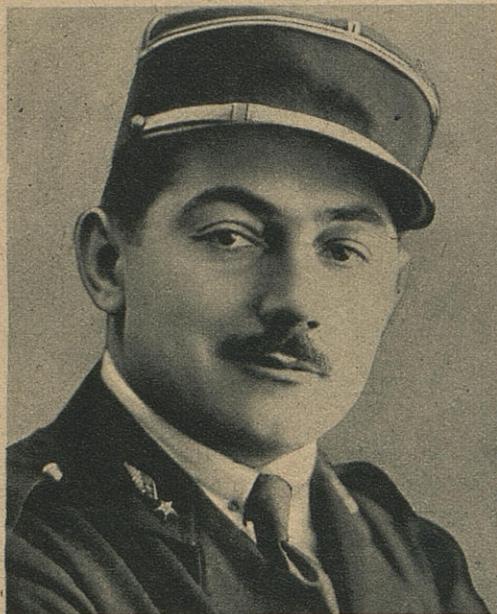
Il ne restait que quelques jours à la Réserve Générale d'Aviation et était vite expédié vers une escadrille glorieuse — et qui aurait pu l'être encore davantage si on avait su utiliser les unités admirables qui y avaient figuré : Pégoud, Gilbert, Jensen, Clément, Métairie, Burgun, Max Bruyère, pour ne citer que ses principaux héros.

A peine arrivé, Boillot livrait combat à deux avions qui venaient bombarder Belfort et les mettait en déroute, mais ce résultat n'était pas assez concluant et ne suffisait pas à l'ambition de celui qui était habitué à briller au premier rang dans les compétitions sportives. Il voulait conserver sa suprématie dans les épreuves de la guerre.

L'occasion se présenta le 31 mars.

Vers 10 heures du matin, un avion ennemi était signalé vers Dannemarie. Boillot montait dans son Bébé Nieuport monoplane et se lançait à l'assaut des nues. A 1 800 mètres d'altitude, alors qu'il franchissait les lignes, l'autre l'apercevait et s'enfuyait. Au même instant, observant des éclatements d'obus au-dessus de Thann, le Français allait dans cette direction. Il était maintenant à 2 600 mètres. Il voyait sur sa gauche, à 500 mètres au-dessus de lui, un appareil allemand se préparant à attaquer un de nos bi-moteurs. Celui-ci piquait verticalement pour éviter le choc. Le Boche l'abandonnait et virait à gauche pour regagner son territoire. En tournant, il découvrait la présence de l'adversaire et à 300 mètres ouvrait un tir aussi inefficace que puéril. Boillot le prenait en chasse jusqu'à la forêt de Normenbrück, le gagnait de vitesse à chaque coup d'aile, mais, n'étant plus qu'à 150 mètres de lui, le voyait piquer vers son terrain d'atterrissage : par acquit de conscience, il le mitraillait en vain.

Navré d'avoir perdu l'occasion d'inscrire une belle pièce au tableau, il revenait, morne et taciturne, vers son centre et, en route, changeait deux fois de rouleau de cartouches,



GEORGES BOILLOT, le vainqueur des Grands Prix de l'A. C. F. de 1912 et 1913, est devenu un de nos meilleurs pilotes de chasse.

l'un d'eux ne fonctionnant pas à souhait. Puis il essayait le dernier et en tirait cinq ou six balles. Il ne lui en restait donc plus qu'une quarantaine à bord.

Arrivé au-dessus du terrain, il allait couper son moteur pour descendre, lorsqu'on plaçait la flèche d'alerte indiquant qu'un nouvel avion ennemi était signalé dans la direction de Dannemarie. Aussitôt il repart et distingue bientôt le même avion que tout à l'heure, rentrant encore dans ses lignes. Ce devait être un régulateur d'artillerie qui, à la vue du Français, prenait une fuite prudente.

Encore plus morne et taciturne, dépité et navré, Boillot vire à nouveau pour rentrer. Mais là-bas un point blanc se détache sur la forêt de Normenbrück, il se dirige vers Thann. Qu'est-ce que c'est? A tout hasard, notre pilote manœuvre de façon à conserver le soleil dans le dos au cas où ce serait un Boche à combattre. Mais ce petit avion, rapide et élégant, semblable au sien, doit être certainement un Nieuport. N'importe, il faut être prudent. Et tandis qu'il conserve sa situation favorable il se prépare à toute éventualité. Il laisse l'appareil se diriger vers les lignes. Il le voit les passer. Il le suit. Un mouvement de gauchissement, l'avion penche légèrement à gauche et Boillot reconnaît les fameuses croix noires qui ne lui laissent plus aucun doute. C'est un adversaire. Il faut tout tenter pour l'abattre.

Le Français continue la chasse. Il est à 100 mètres au-dessous. Tout à coup, l'Allemand oblique légèrement à gauche. Boillot voit l'observateur se lever, se pencher en avant, puis le mettre en joue avec sa mitrailleuse. La situation devient délicate. L'ennemi fait une brusque conversion et vole parallèlement à lui.

Le tir commence. Plusieurs balles tapent dans l'avion, un bruit métallique se fait entendre qui donne quelque inquiétude au pilote. Il écoute son moteur, comme on ausculte un enfant-malade : le rotatif tourne toujours et ronronne avec entrain. Pendant ce temps, sous le feu continu, il se rapproche de plus en plus. Il n'est plus qu'à 20 mètres, mais le moment n'est pas encore venu de

commencer à tirer, car 40 balles sont bien vite lâchées et il s'agit de ne pas manquer sa proie. Encore quelques mètres. Il fait des crochets et des zigzags pour tâcher d'esquiver les attaques ennemies et, lorsqu'il n'est plus qu'à 15 mètres, il déroule son unique bande en visant l'avant du moteur.

Aussitôt il voit cabrer violemment son adversaire, mais en même temps reçoit un choc formidable dans la direction et son Nieuport pique verticalement en chute, sans qu'il soit possible de le redresser. En manœuvrant habilement les diverses vitesses du moteur, Boillot parvient à rétablir l'équilibre et commence une large spirale à gauche dans une position à peu près normale.

Rassuré relativement, il se retourne et — horreur ! — voit le plan fixe et les gouvernails inclinés à 45° vers la droite, toute la queue déformée et la toile flottante au vent. Que va être la descente? Que sera l'atterrissage? Pourra-t-il même arriver jusque-là? Le moindre mouvement, le geste le plus infime, le remous inattendu ne rompraient-ils pas la fragilité du frêle esquif?

A quelques mètres d'un terrain qui lui semble favorable, il coupe. Le petit biplan touche terre : le pilote saisit solidement à deux mains les tribes d'écartement du fuselage et attend la fin patiemment, mais avec quelque émotion. L'avion saute en l'air, puis revient se poser et capote.

Refenu par sa ceinture et par le bras, Boillot se retrouve la tête fichée en terre. L'essence coule des réservoirs. Il se hâte de sortir de sa position anormale, pour quitter ce voisinage malsain, dans la crainte d'un incendie et, remis sur pied, il constate que tout va bien, qu'il n'a pas une écorchure et que seul son appareil a souffert.

Et l'autre? Le Boche ! Cet aviatik minuscule, copié sur le Nieuport et qu'on avait pas vu encore dans cette région, cet engin qui monte à 3 000 mètres en 21 minutes et dépasse le 155 à l'heure, où est-il? S'est-il tiré d'affaire?

Le Français est là de ses réflexions lorsque des soldats accourent, le croyant mortellement blessé, tant sa descente ressemblait à une chute. Le voyant debout et en parfait état, reconnaissant en lui le héros tant vanté, ils se laissent aller à un enthousiasme débordant. Ils lui apprennent qu'il a abattu l'Allemand près de La Chapelle-sous-Rougemont, à côté de Soppe, chez nous ! Chez nous, c'est l'idéal pour un tueur de Boches !

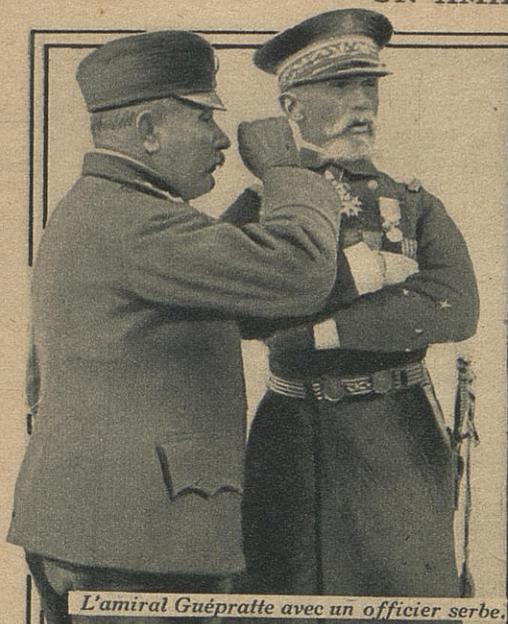
L'observateur, lieutenant Kahl, avait une balle dans la tête et était resté dans l'appareil, auprès de ses deux mitrailleuses. Le pilote Gefreiter (caporal appointé) Steimberg, projeté hors de la nacelle pendant la chute, devait être retrouvé à 350 mètres de son camarade. Il avait deux projectiles dans le corps : un au cœur, l'autre dans le ventre. Le Français avait visé juste. Quant à l'appareil, il n'était plus qu'un tas de débris informes.

Boillot avait pris sa revanche de son échec du Grand Prix de l'A. C. F. de 1914. Non seulement il avait tué deux Boches, mais ceux-ci, comme Lautenschlager, avaient un moteur Mercedes — hélas ! — une magnéto Bosch — holà ! — et — horreur ! — des pneus Continental ! (Réclame non payée !)

JACQUES MORTANE.

(1) Nous donnerons dans le prochain numéro la suite de la série Jacques Mortane, la Guerre aérienne en Serbie.

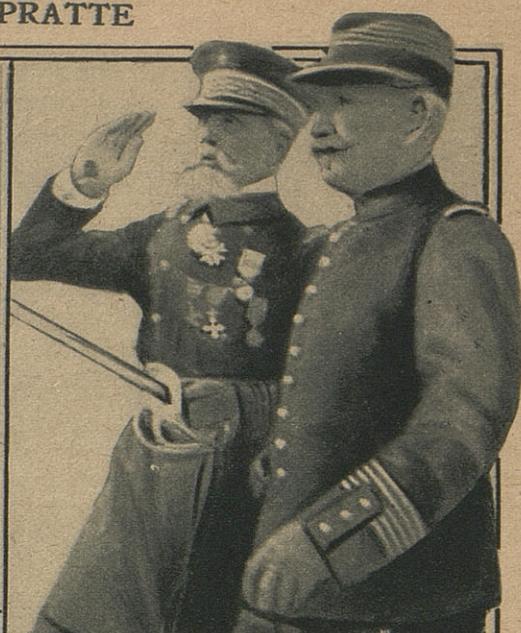
UN AMIRAL A ÉPERONS : L'AMIRAL GUÉPRATTE



L'amiral Guépratte avec un officier serbe.



L'amiral remet la croix de la Légion d'honneur à la veuve d'un héros.



L'amiral, en compagnie d'un colonel du corps expéditionnaire.



L'amiral Guépratte

On sait qu'une partie de l'armée serbe a été transportée à Bizerte où l'amiral Guépratte l'a réconfortée et rafermée. Elle en avait tant besoin après de si dures

L'amiral suivi de



s'apprête à monter à cheval.

souffrances ! Voici l'amiral, passant en revue à cheval — ce qui n'est pas la coutume d'un marin — les soldats du roi Pierre qui vont repartir pour Salonique. son ordonnance.

Fai vu.

LA PATROUILLE DE DRAGONS DANS LA MEUSE





De ce que la guerre de tranchées a contraint les différentes armes à l'immobilité, il ne faudrait pas conclure que le cavalier français renonce de gaité de cœur à son cheval... Un dragon, un cuirassier, un hussard, démontés, ne sont pas des fantassins! Dès que se présente l'occasion de sauter en croupe, il n'est pas un cavalier qui ne la saisisse avec empressement. Voici un détachement de dragons qui, tout près du front, mène à l'abreuvoir de

superbes montures. Des reconnaissances ont signalé dans les environs des patrouilles ennemies; nos cavaliers ont emporté, outre le sabre et la carabine, la lance, cette longue arme terrible. Sous le nouvel uniforme de campagne, casqués d'acier, ils ont vraiment grand air. Vingt mois de *camping* et d'exercice physique les ont tous façonnés en athètes complets, si semblables qu'on les croirait tous frères. Ne sont-ce pas d'ailleurs des frères d'armes?

L'AMÉRIQUE MANGEUSE D'OR

Par Gabriel ALPHAUD, Collaborateur du *Temps* (1).

DE tous les pays neutres, celui qui, sans doute possible, a le plus bénéficié de la guerre, ce sont les États-Unis. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur

les statistiques suivantes. Elles démontrent que le commerce américain s'est considérablement accru par suite de la guerre.

Les exportations pour les onze premiers mois de 1914 s'élevaient à 5 939 957 450 fr. Elles furent, pour les mois correspondants de 1915, de 15 945 936 250 fr., et la majeure partie de cette plus-value est manifestement due aux affaires faites par les Américains avec les Alliés, puisque, en même temps, le chiffre des exportations américaines pour l'Allemagne et l'Autriche tombait de plus de 844 millions en 1914 à un peu plus de 59 millions en 1915.

Au début de la guerre, pour satisfaire à ses principes de chef du parti démocrate et pacifiste, le président Wilson offrit ses bons offices aux nations belligérantes afin de conjurer la guerre et, s'il en était temps, d'assurer la paix. Peut-être ne s'illusionnait-il pas sur le résultat négatif que devaient obtenir ces démarches. Les deux partis en présence se croyaient assurés de la victoire ; au surplus, l'un prétendait s'en servir pour étrangler l'autre, trop fier, lui, pour rien accepter qui pût ressembler à une reculade.

Ce pieux et vain devoir accompli, les États-Unis s'aperçurent qu'ils allaient forcément être choisis, par tous les belligérants à la fois, comme centre d'approvisionnements de toutes sortes. Ils allaient devenir non seulement « la banque et le grenier » de l'Europe en armes, mais aussi le principal pourvoyeur de munitions de guerre, en raison de l'appel de tous les hommes sous les drapeaux.

L'AMÉRIQUE ET LA LIBERTÉ DU COMMERCE

Sous prétexte d'une neutralité stricte à maintenir entre les belligérants, mais, en réalité, pour être bien en état de vendre à son gré au plus offrant et de profiter dans la plus large mesure de tous les bénéfices qu'offrait une telle aubaine, la liberté du commerce avec les neutres fut solennellement proclamée par le Parlement américain. Quand, le 26 décembre 1914, le blocus français parut porter préjudice à cette liberté, le président Wilson protesta officiel-

On a dit de cette guerre terrible qu'elle n'était pas moins funeste aux neutres qu'aux belligérants. En tout cas, il est beaucoup de nations qui font des affaires d'or soit avec les Alliés, soit même avec leurs ennemis, en dépit du blocus. — M. Gabriel Alpaud, écrivain distingué et journaliste averti, eut l'occasion d'étudier cette question pendant un voyage qu'il fit la première année de la guerre et il nous montre dans cette étude quels bénéfices énormes ont pu en tirer les Américains.

lement auprès du cabinet de Londres. De même le 18 février 1915, lorsque commença le blocus allemand dans la mer du Nord,

chez nous, le numéraire intimidé s'accumulait dans les caisses des banques et dans les tiroirs des particuliers. Les Américains qui voyageaient en Europe s'en ressentirent. Ils eurent toutes les peines du monde à se procurer de l'argent pour rentrer chez eux. Arguant du moratorium, les banques ne payaient plus. Ce n'aura pas été une des situations les moins pittoresques de la guerre que celle de certains archi-millionnaires, les poches pleines de chèques correspondant à des provisions sonnant et trébuchantes en banque, et qui se trouvèrent pendant quelques jours dans un état voisin de l'absolu dénuelement. On fit des souscriptions pour eux et quelques-uns, sans abri, en furent réduits à coucher sous la tente, ou même en plein air. Il est vrai que cela se passait au mois d'août.

Le gouvernement de l'Union prit, avec une remarquable diligence, toutes les mesures nécessaires pour rétablir les choses à son avantage. Il fit sortir l'argent des banques, se substitua aux assurances maritimes qui, crainte des corsaires, ne consentaient plus à assurer aucune cargaison que contre des primes exorbitantes, et envoya 1 500 000 dollars en Europe par le cuirassé le *Tennessee*.

Il réunit les commerçants, établit le bilan de ce qui était dû par les États-Unis à l'Europe, soit 7 ou 8 centaines de millions, réunit en or les fonds nécessaires, liquida toutes les dettes, en

paya une partie en or et, dès le 7 janvier 1915, le dollar était revenu au pair de la livre sterling et du franc.

LE DRAINAGE DE L'OR VERS L'AMÉRIQUE

Les États-Unis ne devaient plus rien. Libérés de cette dette européenne, ils purent désormais exiger le paiement en or des innombrables denrées de toutes sortes qu'ils expédiaient vers l'Europe, tant vers les pays alliés que vers les pays neutres. Les voies fermées vers les empires du centre empêchaient l'Amérique de correspondre et de commercer directement avec eux ; il suffisait de *bourrer* énergiquement les pays neutres pour que le surplus de leurs besoins économiques débordât leurs frontières et se répandît « tout naturellement » sur les empires qu'ils entouraient et dont ainsi la clientèle ne fut pas perdue.



En Amérique : Les gardiens du Trésor des États de l'Union.

semblable protestation fut adressée à Berlin.

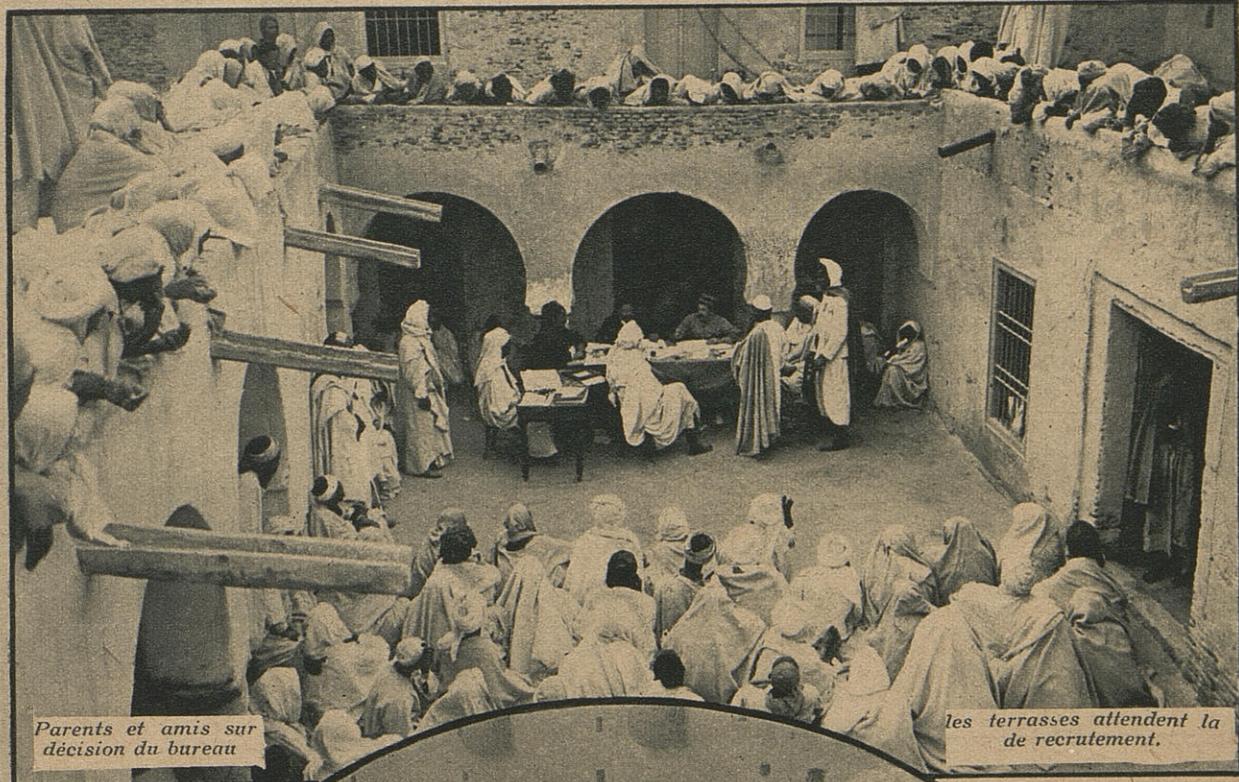
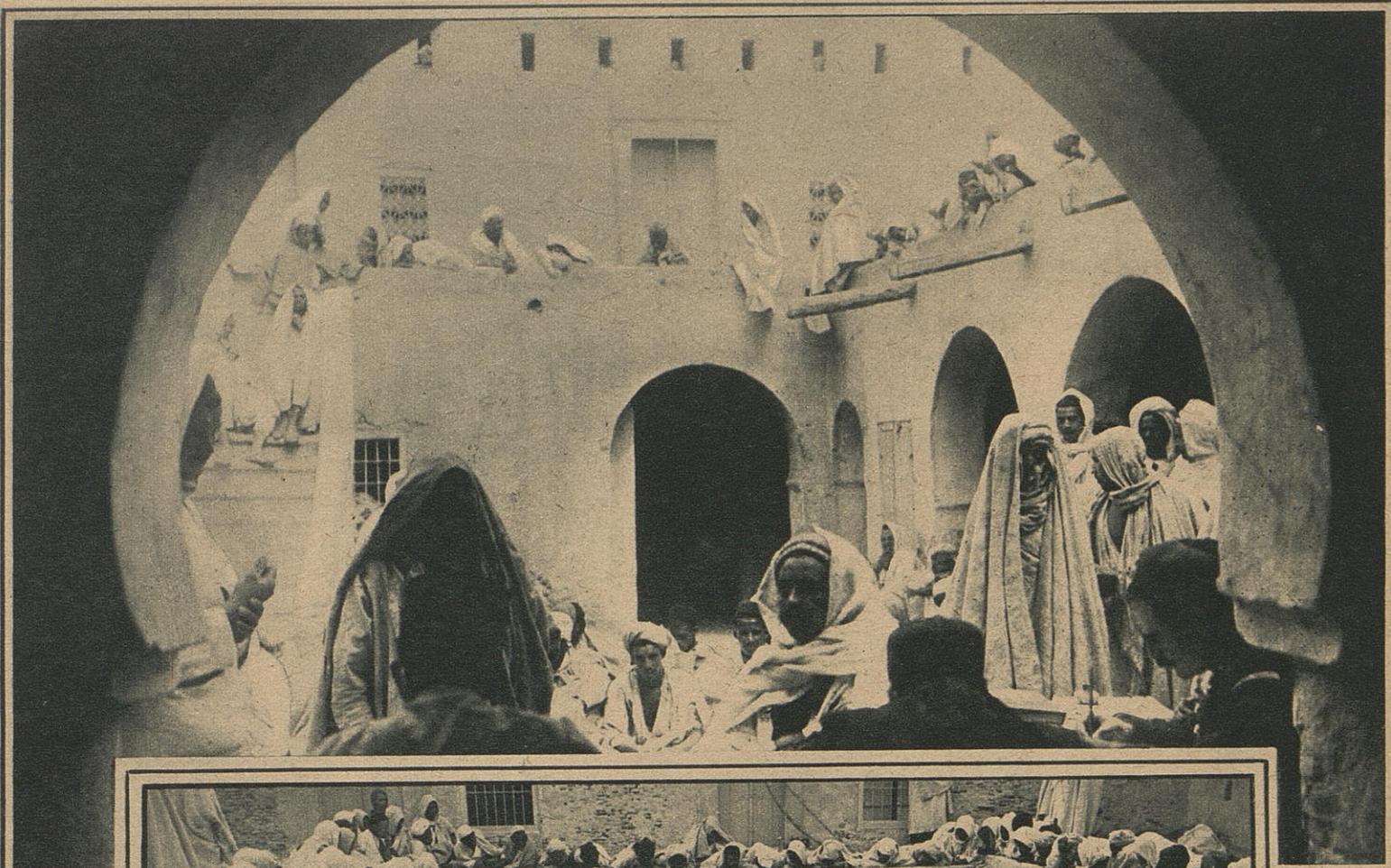
Mais il s'agissait avant tout pour l'Amérique de liquider sa situation financière vis-à-vis des puissances européennes, car, dans les premiers jours de la guerre, le marché des changes était nettement désavantageux pour elle. Sans vouloir expliquer ici en détail le mécanisme du change, nous rappellerons que lorsque l'ensemble des affaires d'un pays est débiteur vis-à-vis de l'ensemble des affaires d'un autre, la valeur de l'argent du pays débiteur baisse par rapport à la valeur de l'argent du pays créancier. Au pair, le dollar, unité de monnaie américaine, vaut *cinq francs dix-huit centimes*. Les conséquences économiques de la déclaration de guerre s'étaient traduites par une véritable panique sur le marché de New-York. Les transports par mer étaient arrêtés ; les matières premières, les céréales destinées à l'exportation res-

(1) Notre confrère Alpaud est actuellement lieutenant-mitrailleur sur le front.

J'ai vu

LES ARABES A TUNIS VIENNENT EN FOULE S'ENROLER SOUS NOS DRAPEAUX

Les Arabes devant le bureau de recrutement composé d'un capitaine, un lieutenant beylical, le caïd et un médecin.



Parents et amis sur décision du bureau

les terrasses attendent la de recrutement.

On sait avec quel courage les Arabes se sont battus pour notre cause et comment ils ont versé leur sang pour en assurer le triomphe. Ils ont été si nombreux à s'enrôler qu'il a fallu dès le début de la guerre multiplier le nombre des bureaux de recrutement. Les photographies ci-contre ont été prises pendant une séance de ces bureaux qui sont



installés en général dans la cour d'une mosquée. Les indigènes s'enrôlent devant un conseil composé d'un capitaine français, un lieutenant beylical, le caïd de la localité et un médecin. Tous les cheiks des environs assistent à la cérémonie. Pendant la séance du conseil, les parents et amis attendent sur les terrasses en prenant une tasse de café.

J'ai vu.

On a pu voir au début de cet article que les exportations des États-Unis à destination de l'Allemagne et de l'Autriche avaient singulièrement diminué depuis la guerre, mais les effets du blocus paraîtront fort atténués quand on aura vu les chiffres suivants, qui sont ceux du commerce de l'Amérique avec les états neutres, en 1913 et en 1915, pour les onze premiers mois :

	1913	1915
Danemark.....	86 408 700	339 691 550
Hollande.....	557 409 850	663 955 025
Norvège.....	42 085 925	211 074 300
Suède.....	61 662 425	392 223 400
Suisse.....	3 745 250	24 037 375
	751 312 150	1 630 981 650

Il n'est pas très difficile d'imaginer où peuvent bien avoir passé les 879 millions et demi qui font la différence en plus pour l'année 1915.

Les mesures prises et annoncées par les Alliés pour le renforcement du blocus ont pour but d'obvier à cette exosmose interdite par les gouvernements, puisque contraire à la légalité internationale, mais si favorable aux particuliers qu'il est fort difficile de l'arrêter, sinon par des mesures de rigueur.

Les États-Unis n'en souffriront pas autrement, d'ailleurs, puisque, pour éviter les réclamations et les frictions internationales, les Alliés seront obligés d'acheter au prix fixé les cargaisons que leurs vaisseaux auront interceptées et saisies. On sait que nos ennemis ont combattu de toutes leurs forces mauvaises et de toute leur perfidie contre les fournitures que nous fait l'Amérique en vertu du droit des neutres. On connaît et les menaces et les attentats contre les usines américaines et contre les bateaux transporteurs. Mais les Américains se défendent.

Pourquoi l'Amérique demande-t-elle à être payée en or? Parce qu'elle sait bien

qu'une fois épuisées ou fort appauvries les réserves d'or européen, de vastes opérations financières suivront fatalement les opérations commerciales. Ainsi les États-Unis qui, jusqu'ici, avaient toujours emprunté, sans jamais prêter aux États européens, vont devenir leur banque centrale, comme ils étaient déjà leur centre d'approvisionnements de presque toute nature. Comme le disent les financiers de Wall Street — c'est le nom de la rue où se trouve la Bourse de New-York — leur rôle sera désormais de « financer les besoins européens ».

L'EMPRUNT DE 2 MILLIARDS 500 MILLIONS

Non contentes d'exporter en Amérique des centaines de millions d'or sorties de leurs réserves métalliques, pour le paiement de leurs dettes, l'Angleterre et la France réunies ont négocié un emprunt de 2 milliards 500 millions aux États-Unis. Disons à l'honneur de notre crédit que les financiers américains ont si bien couvert l'émission que leurs souscriptions ont dû être réduites dans la proportion de 8 à 5, puisqu'ils nous offraient 4 milliards au lieu de 2 milliards et demi que nous leur demandions. Un seul souscripteur s'était inscrit pour 30 millions de dollars, plus de 150 millions de francs.

Cet emprunt fait déjà, à la Bourse de New-York, une prime de 2 p. 100 sur le cours d'émission. Emis à 96, il cote actuellement 98.

C'est même là une preuve remarquable de la confiance qu'on avait déjà dans la victoire des Alliés, de l'autre côté de l'Atlantique, au moment où le change du mark allemand commençait la chute qui l'a conduit à son actuel état d'effondrement. Il perd presque 25 p. 100 de sa valeur,

constatation très importante, car c'est le signe le plus sérieux de l'affaiblissement financier et de la détresse qui s'affirment chaque jour chez nos ennemis.

Aussi bien, comme nous l'avons dit plus haut, les exportations de toutes sortes, et spécialement de munitions, tissus de laine, cuirs fabriqués ou non, d'armes, de conserves, de quincaillerie, de cuivre, de zinc, de laiton, de fils de fer, de machines-outils, de chevaux et de mules, d'automobiles, de blé, et surtout de coton par milliers et milliers de balles — on sait le rôle important que joue le coton dans la fabrication des explosifs, — ces exportations, dis-je, prenaient chaque jour plus d'importance et jusqu'à faire plus que de doubler, au total, le chiffre ordinaire des exportations américaines. Certains articles furent exportés en quantités décuplées de celles qui étaient jusqu'alors courantes. Cependant, le chiffre des importations diminuait singulièrement.

Rien qu'avec l'Angleterre, le Canada, la France et la Russie, après une année de guerre, les exportations américaines dépassaient de 5 milliards 615 millions le chiffre des importations en Amérique par les mêmes pays.

Les exportations américaines pour la France ont plus que doublé, s'élevant à 326 millions de dollars dans les onze premiers mois de l'année fiscale (1^{er} juillet-30 juin) antérieure. Celles pour l'Angleterre se sont accrues de moitié. Celles pour l'Allemagne se sont réduites de 90 p. 100, mais, en même temps, les exportations à destination des États neutres avoisinant l'Allemagne : Pays-Bas, contrées scandinaves et même Italie, qui fut neutre jusqu'à fin mai, se sont énormément accrues. Pour la Norvège, elles ont plus que quadruplé.

GABRIEL ALPHAUD.

(A suivre.)

RÉFORMÉS, LES VIEUX UNIFORMES DE NOS SOLDATS RETOURNENT AU FEU



Le coupage au sabre.

Le triage des petites capotes à leur retour du front.

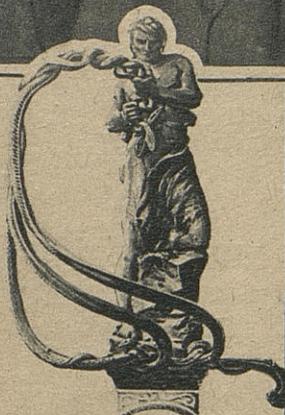
Le coudage des épaulières.

Rien ne se perd surtout en temps de guerre? Quand ils sont fatigués par un trop long séjour dans les tranchées, les vieilles capotes et les pantalons usés de nos soldats sont renvoyés à

l'arrière, où nettoyés, découpés ils servent alors à fabriquer des épaulières qu'on blinde à l'aide de lamelles métalliques. Plus de quatre millions d'épaulières ont été envoyées au front.



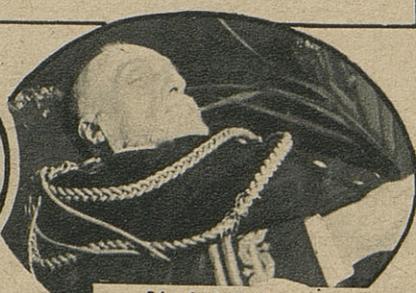
L'HOMMAGE DES LYCÉENS AU PRINCE ALEXANDRE DE SERBIE. — Conduite par M. Chacornac, proviseur du lycée Condorcet, une délégation des lycées de France a offert au Prince Alexandre l'esquisse d'une épée ciselée par Falize.



La poignée de l'épée offerte au Prince Alexandre, est ciselée par le maître Falize.



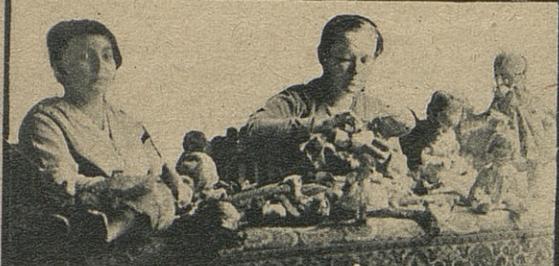
Le général Cousin décore le capitaine de vaisseau Grand Clément.



L'amiral Bettolo, ancien ministre de la marine italienne, sur son lit de mort.



Portrait offert par le P. Alexandre à A. Poussin, promoteur de la souscription.



Une artiste polonaise, Mlle Nina Alexandrowicz, fabrique des poupées en chiffons, d'un art exquis, au bénéfice de nos blessés.



Un grand ami de la France, J. Pierpont Morgan, le milliardaire américain, vend ses admirables collections pour apporter sa contribution à nos victimes de la guerre.



Guignol ne rosse plus le commissaire ! C'est aux Boches maintenant qu'il joue des tours pendables et Guillaume écope.



Mme Colette fait paraître un chef d'œuvre : *La Joie des Bêtes*, délice des lettrés.



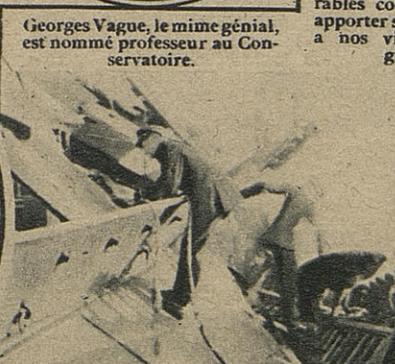
Mme Caristie Martel a mérité le titre de « Muse des Armées de la République. »



Le nouveau ministre de la guerre en Italie: le général Morrone.



L'aviateur Guillaume de Saint-Cyr a mérité l'une des plus émouvantes citations à l'ordre de l'armée.



Le dragueur A... heurte une mine qui lui cause de graves avaries, mais ne l'empêche point de regagner le port. Au milieu, le second du bord, l'enseigne P..., qui, avec un beau mépris du danger, se rend compte, dans une situation des plus périlleuse, de la gravité des avaries.



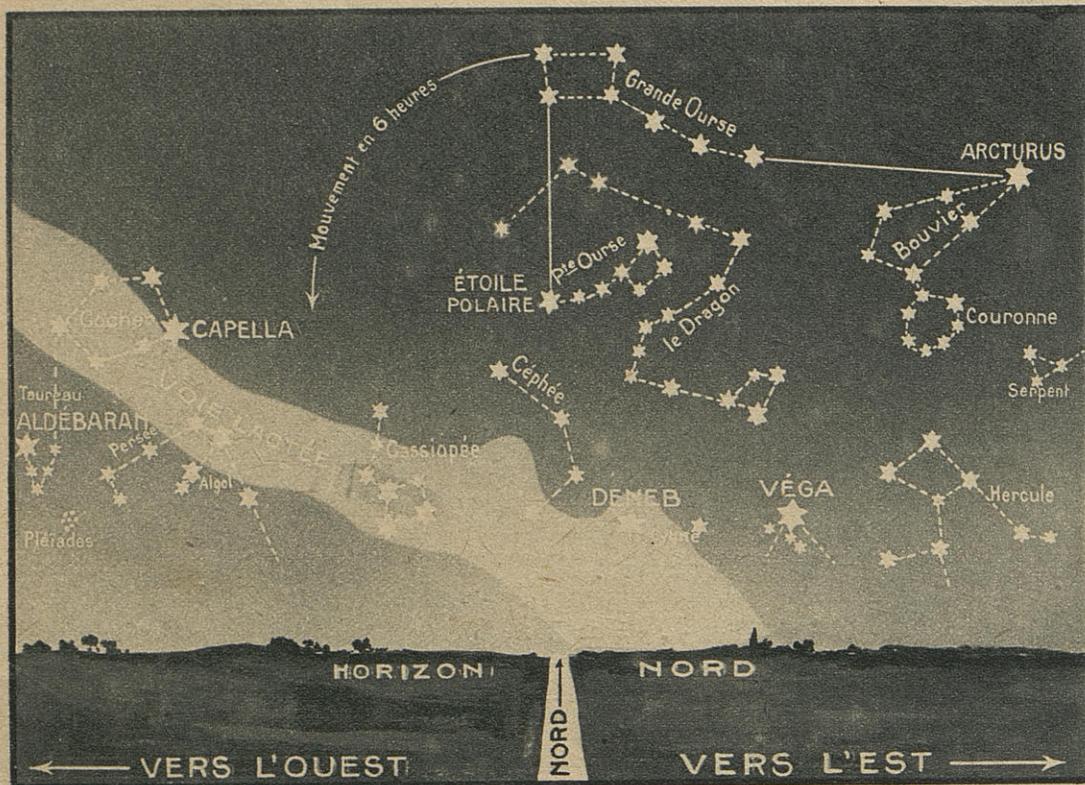
Le lt.-av. René Doumer, fils de l'homme d'État, vient de livrer, le même jour, deux combats dont il sortit vainqueur.



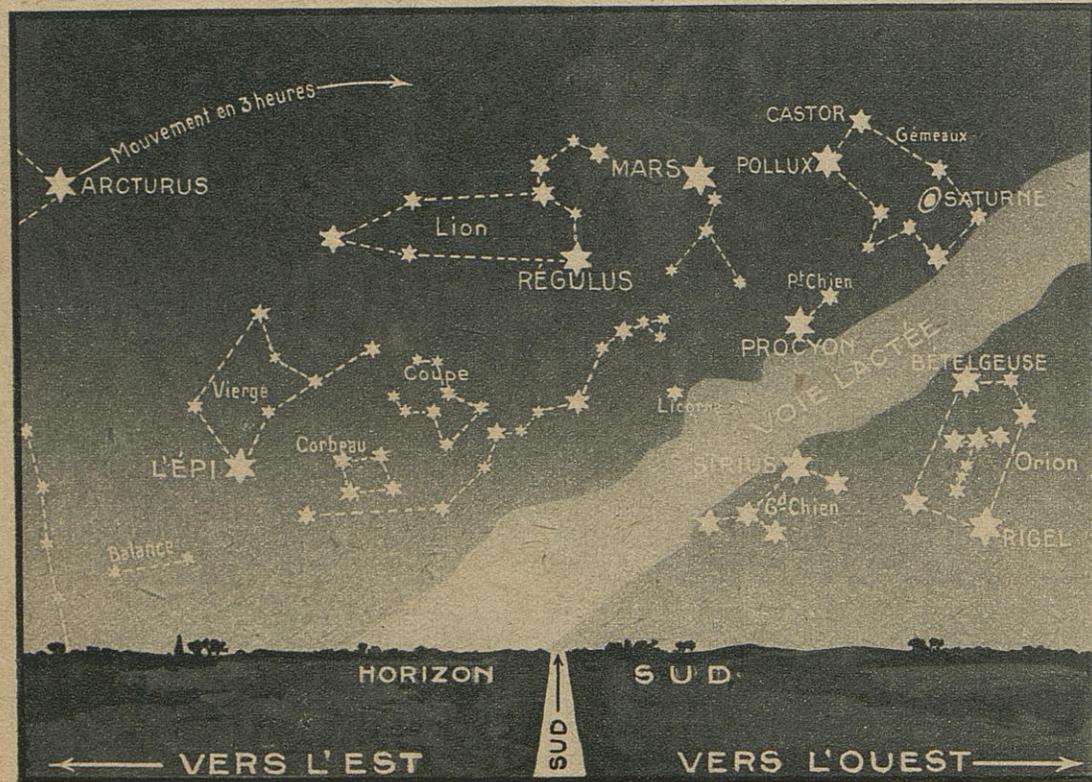
LA COMMISSION PARLEMENTAIRE FRANÇAISE A LONDRES. — Nos hommes d'État ont rendu aux parlementaires anglais leur visite. La réception qu'on leur fit partout fut enthousiaste. Ils ont été fêtés par toutes les grandes associations britanniques. Sur le cliché, MM. Pichon, Franklin-Bouillon, etc.

LES ASPECTS DU CIEL EN AVRIL 1916

Par l'Abbé Th. MOREUX, directeur de l'Observatoire de Bourges.



POUR TROUVER LA GRANDE OURSE ET L'ÉTOILE POLAIRE (Carte 1.)
 Il est beaucoup plus simple qu'on ne le croit généralement de se reconnaître au milieu des points lumineux qui parsèment la voûte céleste. C'est ainsi que, pour trouver la Grande Ourse et l'Étoile Polaire, qui serviront de points fixes, de points de ralliement pour d'autres découvertes, faites face au Nord, votre regard embrassant la moitié de l'horizon. Vous aurez devant vous, très haut dans le ciel, la Grande Ourse ou Grand Chariot. Alignez les dernières étoiles de la caisse du Chariot et descendez vers le bas, vous aurez l'Étoile Polaire, celle qui indique la direction du Nord.



POUR TROUVER VÉNUS, MARS ET SATURNE (Carte 2.)
 Retournez-vous en faisant un demi-tour sur vous-même vous aurez l'horizon sud avec la belle constellation du Lion presque en face de vous et les Gémeaux à droite. L'astre brillant, entre Castor et Régulus est la planète Mars. Saturne, la planète aux anneaux, est visible au milieu de la constellation. Familiarisez-vous avec les aspects du ciel et vous serez tout étonné de vous reconnaître, au milieu de la myriade des constellations, mieux que sur les meilleures cartes terrestres.

[On n'a jamais tant regardé le ciel que depuis la guerre. Civils suivant dans les villes les raids d'aéroplanes qui la nuit semblent des étoiles filantes ou supputant d'après la clarté de la voûte céleste, les visites nocturnes des zeppelins; soldats qui sur la ligne de feu demandent souvent leur route aux étoiles, tous nous avons anxieusement regardé le ciel avec souvent le regret de ne pas savoir déchiffrer ce livre, pourtant si largement ouvert. Aussi avons-nous pensé rendre un véritable service à nos lecteurs en demandant à l'abbé Th. Moreux, le savant directeur de l'Observatoire de Bourges, dont les travaux astronomiques font autorité, de nous donner, avec des commentaires précis et mis à la portée de tous, la carte mensuelle du ciel.]
 N. D. L. R.

COMMENT LIRE NOS CARTES CÉLESTES

Au régiment, tous les poilus ont appris à distinguer le Grand Chariot ou Grande Ourse, et à trouver, au moyen de l'alignement des deux dernières étoiles de la caisse du Chariot, la fameuse Étoile Polaire, celle qui nous indique la direction du Nord.

Alors, en effet, que les constellations prennent des positions diverses par rapport à un observateur, la Polaire — premier cheval du Petit Chariot — reste sensiblement fixée au Nord. Elle est comme le point où aboutit le pivot autour duquel tournent toutes les étoiles.

Ce mouvement, personne ne l'ignore aujourd'hui, n'est qu'apparent; en réalité, l'illusion d'une grosse boule creuse tournante et à laquelle paraissent fixées les étoiles, provient simplement du fait que la Terre tourne sur elle-même en vingt-quatre heures ou à peu près.

Voilà pourquoi les étoiles éloignées de la Polaire se lèvent et se couchent au cours de nos journées. Toutefois, les heures du lever des étoiles varient quelque peu d'une soirée à l'autre. La différence — quatre minutes environ — quoique faible, se fait sentir d'un mois au suivant, si bien qu'il est nécessaire, pour connaître toutes les constellations visibles pendant l'année, d'avoir sous les yeux la physionomie du ciel pour chaque mois.

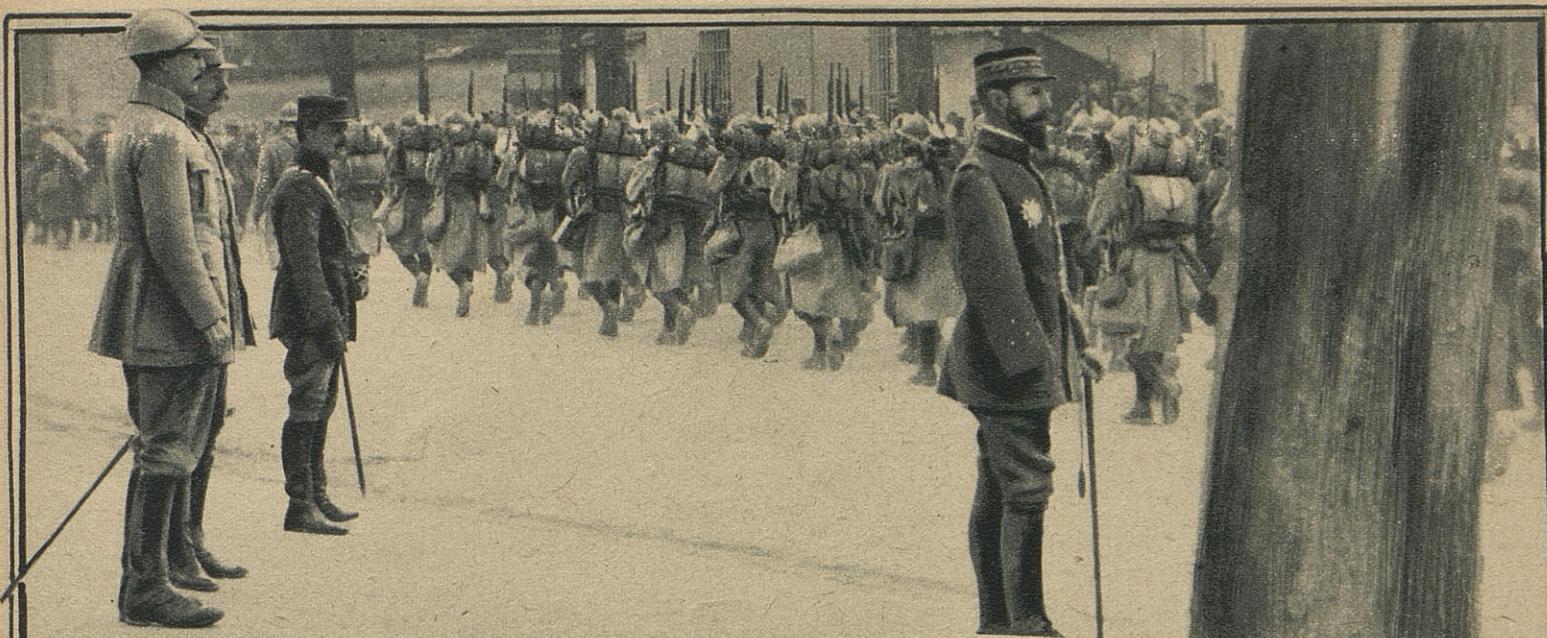
En avril, vers 9 heures du soir, le Grand Chariot ou Grande Ourse se trouve exactement dans la direction du Nord, mais la constellation est très élevée dans le ciel. En prolongeant la droite qui réunit les deux premiers chevaux de coche, vous aboutirez à Arcturus, le brillant soleil du Bouvier; Cassiopee ou la Chaise est sur votre gauche, non loin de l'horizon. Enfin, vers l'Ouest, étincellent la Chèvre ou Capella, du Cocher, ainsi qu'Aldebaran, l'œil du Taureau.

Maintenant, tournez le dos au Nord, vous aurez le Sud devant vous, et l'aspect du ciel sera celui que représente notre seconde carte. Dans cette région, les astres décrivent de larges cercles et semblent ainsi marcher plus vite que les étoiles proches de la Polaire.

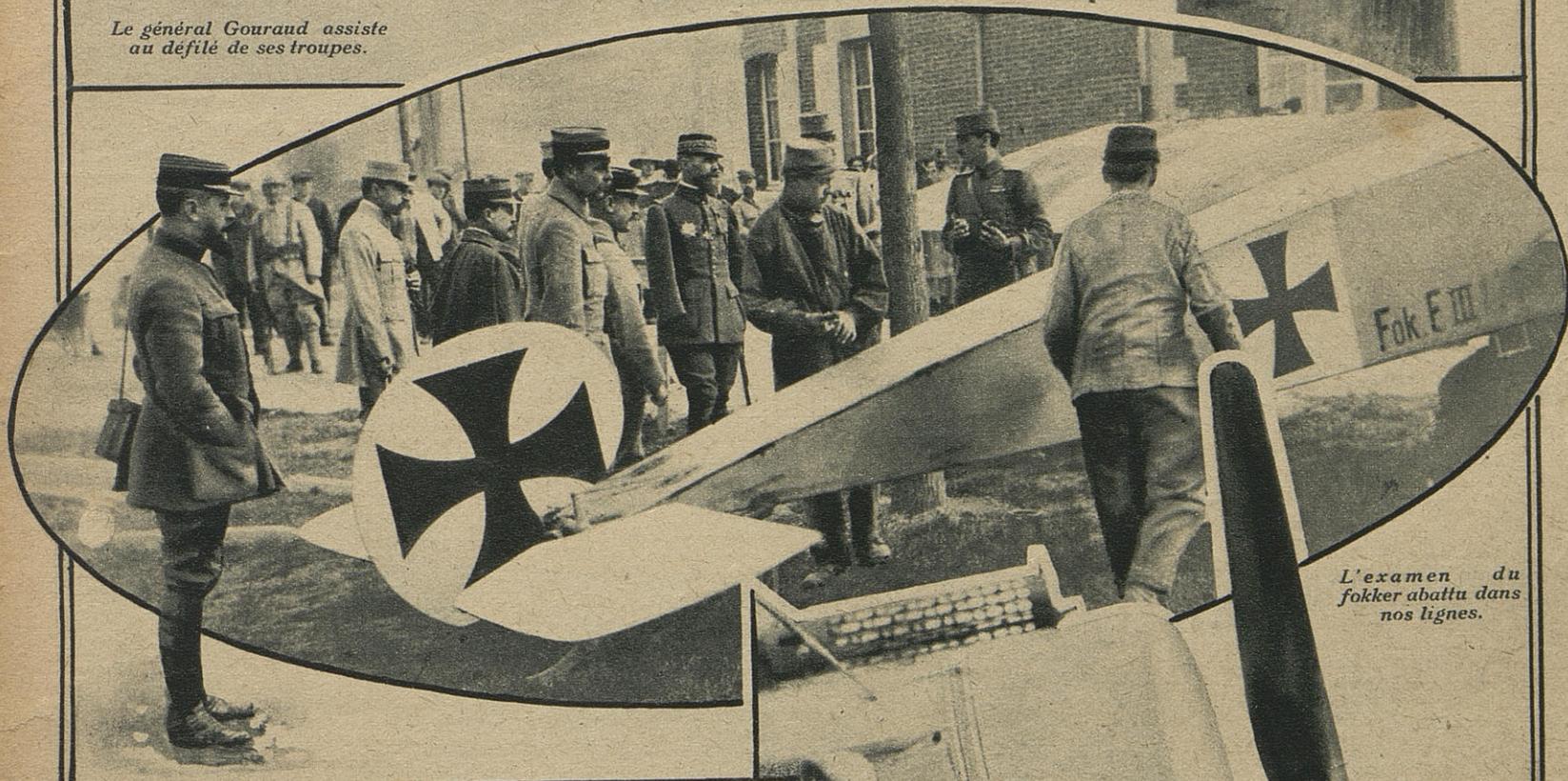
C'est aussi de ce côté que vous pourrez, en tout temps, trouver les planètes visibles au-dessus de l'horizon. Les nuits d'avril 1916 nous montrent trois de ces astres compagnons de notre Terre: Vénus ou l'étoile du Berger; Saturne, la planète aux anneaux merveilleux qui étincelle dans les Gémeaux, et enfin Mars, ce monde énigmatique qui rougeoie dans la petite constellation du Cancer.

ABBÉ TH. MOREUX,
 Directeur de l'Observatoire
 de Bourges.

AUTOUR DU GÉNÉRAL GOURAUD



Le général Gouraud assiste au défilé de ses troupes.



L'examen du fokker abattu dans nos lignes.

LE GÉNÉRAL GOURAUD 23 sept 18

Mon cher ami
 Je reçois la lettre de
 votre brave. Je la mets
 de suite au doigt, pour toutes
 les pensées qui elle représente
 Et de cette pauvre petite
 gauche je remercie en
 votre nom de grand cœur.

J'aime tant, j'admire
 tout nos soldats.
 Merci affectueux
 Julien de main
 J'ai Gouraud



Devant l'hélice du fokker abattu.

On sait le merveilleux entraîneur d'hommes qu'est le général Gouraud, vivant exemple de bravoure et d'énergie. Commandant l'armée de Champagne, il a contribué à dresser une partie des corps d'attaque qui opèrent aujourd'hui à Verdun. Nos lecteurs trou-

veront, dans le fac-similé de la lettre ci-contre, une preuve de la volonté du glorieux mutilé, qui l'écrit de la main gauche, presque au lendemain de sa blessure des Dardanelles. Le voici visitant, sur un point des frontières, un fokker tombé dans nos lignes.

J'ai vu...



LE PARAPLUIE DE L'ESCOUPE N'EST PLUS UNE LÉGENDE...

Certes, si le factionnaire n'était pas là, montant la garde, on ne se croirait jamais dans une tranchée près de Saint-Eloi. Et pourtant l'Anglais est partout chez lui, même dans un blockhaus. Tommy, qui craint plus la pluie que la mitraille et

considérant que ni son casque d'acier, ni sa toile de tente ne protègent suffisamment contre l'agaçante giboulée, s'est fait expédier de Londres un élégant parapluie aiguille. Il peut ainsi savourer sa pipe dans un confort d'ailleurs relatif.